

Thèse

La drogue et le cannabis : approche psychosociale

• **Lionel Dany** *

Docteur en psychologie

Si les psychotropes accompagnent l'homme depuis des millénaires, l'objet "drogue", lui, s'est constitué plus récemment. Son émergence a été fortement marquée par les dispositions législatives que les institutions ont appliquées aux différentes substances. Les catégories ainsi constituées ont permis à l'objet "drogue" de prendre place dans la collectivité. Toutefois, ces trente dernières années ont été marquées par un remodelage important du paysage des drogues et de leurs usages en France. Les différentes enquêtes en population générale ont souligné l'émergence de certaines consommations et l'amorce d'une restructuration de la perception des substances quant à leur statut de drogue. Ainsi, les substances licites (tabac et alcool) sont aujourd'hui plus perçues comme drogue qu'auparavant. Ces phénomènes sont plus prégnants chez les jeunes. Ces derniers se différencient des autres sous-populations par leurs usages et le statut particulier que la société leur confère lorsqu'il s'agit de traiter le "problème de la drogue".

Ces dernières années ont vu également se mettre en place une généralisation du discours

sur la dépendance, incluant les nouvelles "drogues de l'existence" que sont l'alimentation, le sport, le travail ou encore le sexe. L'apparition de ces nouvelles catégories ne fait pas disparaître pour autant les catégories anciennes ancrées sur les substances psychoactives. Elle contribue au passage d'une grille de lecture ancienne, basée essentiellement sur les propriétés (réelles ou supposées) des substances, à une grille de lecture qui prend en compte le type de rapport que les individus entretiennent avec l'ensemble des produits et activités concernés. Cette "remise en cause" des catégories anciennes, l'élaboration de nouveaux savoirs (scientifiques et collectifs) sur les drogues, mais aussi l'adaptation des communications collectives à la réalité des consommations ont conduit à la complexification de l'objet "drogue" au sein de la société. Ainsi, plus que par le passé, l'objet "drogue" apparaît comme polymorphe, complexe, polysémique et polémique. Il constitue, à travers sa nature et les mécanismes psychosociaux qu'il alimente, un objet d'étude pertinent dans le cadre d'une analyse psychosociale.

* *Laboratoire de Psychologie Sociale de l'Université de Provence & Service d'Oncologie Médicale du CHU La Timone, 264 rue Saint-Pierre, 13385 Marseille cedex 05
Lionel.Dany@univ-provence.fr*

Parmi les drogues, il en est une qui occupe plus que les autres une place particulière : le cannabis. La spécificité ou singularité du cannabis dans le paysage social français des psychotropes tient à sa position “ambivalente” dans ce paysage. Cette spécificité se nourrit du statut légal de cette substance (son usage n’est pas autorisé), de son statut social (large diffusion et consommation), de son acceptabilité (une relative tolérance des individus à son égard) ou encore de sa valeur de symptôme dans la société (déliquescence des mœurs, perversion des jeunes, entrée dans la toxicomanie, inadéquation des catégories culturellement instituées). De plus, ce qui caractérise le cannabis, c’est sa valeur d’enjeu dans le débat sur les drogues puisque, plus que tout autre produit, il cristallise l’intérêt des *pro* et des *anti*, des *pour* et des *contre*, en un ballet singulier qui souligne les enjeux auxquels doivent répondre l’ensemble des groupes sociaux impliqués d’une manière ou d’une autre (législateurs, consommateurs, prohibitionnistes, parents, jeunes).

Le cannabis, et plus largement la drogue, font appel à des dynamiques sociales qu’il est nécessaire de questionner afin d’appréhender la manière dont les individus élaborent du sens à leur contact. Ce projet peut être envisagé si l’on dépasse la seule analyse des comportements et conduites des individus. En effet, les comportements liés aux drogues ne sont pas atomisés, ils sont liés socialement. Ils rendent compte à la fois de l’inscription des drogues dans le contexte social et de l’impregnation de ce contexte dans les conduites des individus. Pourtant, trop souvent, les usages de drogues sont appréhendés comme des comportements de santé, voire sous l’angle d’une perspective “rationnelle” des comportements qui tend à sous-estimer le rôle et la complexité des échanges entre drogue(s), individu(s) et société(s). Dans cette perspective, poser un regard psychosocial peut s’avérer des plus heuristique.

L’approche psychosociale comme perspective d’étude des drogues

Les drogues ne peuvent être appréhendées sans référence aux contextes multiples qui transcendent les composantes physiques / orga-

niques des substances et leur substituent des propriétés symboliques, sociales, normatives ou encore imaginaires. Dans le jeu de leurs appartenances multiples (sociales, culturelles, groupales), les individus participent à cette opération qui vise à donner sens aux psychotropes. Ainsi, penser les comportements inhérents aux psychotropes impose de déplacer notre regard sur les “lieux de la complexité” que constitue l’inscription des psychotropes et des individus dans un ensemble fini qui rend compte d’une médiation constante entre l’objet (la ou les drogues), le sujet et le sujet social.

Ce projet peut être envisagé à travers un effort de contextualisation qui suppose d’intégrer les systèmes d’interprétation collectifs dans le champ de l’analyse des comportements (Morin & Apostolidis, 2002). C’est à la fois le social comme “milieu” des relations interpersonnelles qui est ici en jeu, mais aussi le social comme grille de lecture et de signification du monde. Cette perspective pose la nécessité d’un regard psychosocial (Moscovici, 1984), c’est-à-dire d’un regard à l’intersection de processus psychologiques propres aux individus, du contexte et des situations sociales spécifiques dans lesquels ces derniers sont insérés et de représentations partagées culturellement.

La théorie des représentations sociales (RS) offre un cadre conceptuel des plus adapté pour réaliser un tel projet (cf. Abric, 1994 ; Jodelet, 1989 ; Moscovici, 1961). Par RS, nous entendons l’ensemble organisé des connaissances, des croyances, des opinions, des images et des attitudes partagées par un groupe à l’égard d’un objet social donné. Étudier les représentations sociales, c’est chercher la relation que l’individu entretient au monde et aux choses. Elles sont reliées à des systèmes de pensée plus larges (idéologiques ou culturels), à un état des connaissances scientifiques, comme à la condition sociale et à la sphère de l’expérience privée et affective des individus. Autrement dit, l’étude des RS permet de rendre compte à la fois du rapport que l’individu entretient avec “l’objet représenté” (histoire personnelle, expérience, vécu), mais aussi de l’inscription de ce rapport dans un contexte social (appartenance à des groupes sociaux).

La théorie des RS constitue une approche conceptuelle heuristique pour appréhender les formes de complexité et l’impact des modes de

régulations psychosociales en jeu face à la réalité des drogues. De plus, elle permet d'appréhender et de questionner l'articulation entre modes de pensée et modalités de comportements. Enfin, elle permet de comprendre les enjeux identitaires, le rôle des rapports inter- et intra-groupes dans la régulation des élaborations représentationnelles. L'étude des RS de la drogue et du cannabis peut donc nous permettre de comprendre les liens entre pratiques et représentations mais aussi d'interroger les enjeux sociaux, notamment identitaires, et leur régulation en fonction des expériences et situations sociales des individus et des groupes.

Un projet de recherche diversifié

Quatre points d'ancrage ont guidé notre projet : la nécessité de dépasser l'analyse du rapport aux drogues comme comportement pour lui substituer une approche centrée sur le sens, la prise en compte de la spécificité de certaines catégories sociales (les "jeunes"), l'impact des catégories de substances dans les processus représentationnels, et l'apport de la notion de distance à l'objet (Abric, 2001) dans la conceptualisation et la problématisation du rapport à l'objet dans l'étude des RS. La distance à l'objet permet d'envisager le rapport à l'objet à travers une élaboration composite qui prend en compte diverses dimensions signifiantes du lien à l'objet : la connaissance plus ou moins grande de l'objet, l'implication du groupe par rapport à cet objet et le niveau de pratique de l'objet. La connaissance renvoie à la plus ou moins bonne identification de l'objet par les individus. L'implication peut s'apparenter au niveau auquel l'individu peut avoir rapport à - se sentir concerné par l'objet ou encore son positionnement sur un axe *observateurs / acteurs* vis-à-vis de l'objet. Enfin, le niveau de pratique concerne le type de pratique (apparenté ici à des comportements) entretenu avec l'objet.

Plusieurs opérations de recherche (cf. encadré *Les différentes opérations de recherche*) ont été réalisées dans la perspective du projet dont nous venons d'esquisser les lignes et les enjeux. Elles visaient la mise en évidence des champs représentationnels de la drogue et du cannabis, leurs organisations, le rôle de la distance à l'objet sur

cette organisation et la valeur heuristique de l'étude de produits culturels (chansons) pour appréhender les significations associées au cannabis.

La première recherche consistait à appréhender les univers représentationnels (signification et image) de la drogue et du cannabis, à mettre en relation ces représentations avec les pratiques associées au cannabis, et enfin à appréhender les systèmes de représentations en fonction des appartenances sociales (sexe, âge) des individus. Une première hypothèse reposait sur le fait que les individus les plus jeunes, du fait de leur proximité aux objets étudiés, auraient des représentations moins normatives et, de fait, plus ouvertes à la contradiction concernant certaines caractéristiques associées à la drogue (par exemple : danger, dépendance). Une autre hypothèse concernait l'impact de la consommation de cannabis sur la RS du cannabis mais aussi sur celle de la drogue.

Notre deuxième recherche visait la mise à jour du noyau central de la représentation de la drogue (cf. encadré *La théorie du noyau central des représentations*). Autrement dit, il s'agissait de répondre à la question suivante : existe-t-il des éléments (par exemple : dépendance physique et/ou psychologique, danger social, risque pour la santé) qui seraient inconditionnellement liés à la drogue et qui permettraient *in fine* de la définir à travers leur seule évocation ? Cette mise au jour des éléments centraux de l'objet "drogue" pouvait nous permettre, dans un deuxième temps, d'appréhender leurs rôles dans la représentation du cannabis. Plusieurs hypothèses exploratoires ont été formulées : premièrement, du fait du caractère polémique et éminemment normatif de l'objet étudié (la drogue), on peut s'attendre à un recours important aux modalités de réponse médiane, lorsque celles-ci sont proposées. De même, le recours aux modalités de réponse "neutres" peut, dans une certaine mesure, affecter les propriétés structurales des éléments de la représentation. Enfin, on peut envisager que les types de réponse médiane proposés ("ni l'un, ni l'autre" *versus* "je ne sais pas"), du fait de leur différence sémantique, n'impliquent pas les mêmes enjeux psychosociaux (connaissance *versus* reconnaissance). L'objectif principal de notre troisième recherche

consistait en la validation empirique de la notion de distance à l'objet (Abric, 2001) comme moyen de rendre compte du rapport que les individus et groupes entretiennent avec les objets de RS. Nous appuyant sur sa formulation initiale, qui suppose une élaboration composite (pratique, connaissance et implication) du lien à l'objet, nous avons exploré la possibilité d'élaborer un indice de distance à l'objet dans le

cadre de l'étude des RS du cannabis. Au même titre que ce que les travaux sur l'analyse des pratiques, niveaux de connaissance ou d'implication démontrent, nous devrions observer une "correspondance" entre niveaux de distance et niveaux d'adhésion aux dimensions représentationnelles. L'analyse du lien à l'objet par la distance doit nous permettre de situer les individus au regard de l'objet, mais aussi de spécifier les enjeux liés à cette "situation". Notre hypothèse étant que la distance à l'objet (éloigné *versus* proche de l'objet) devrait engager des processus de régulation différenciés des éléments de la représentation du cannabis. Ces différences doivent pouvoir s'expliquer (trouver sens) par la nature même de cette distance et les enjeux sous-jacents aux groupes ainsi positionnés vis-à-vis de l'objet. De façon complémentaire, il s'agira de vérifier que les différentes composantes de la distance à l'objet ont un rôle actif, indépendamment les unes des autres, sur l'adhésion aux dimensions représentationnelles mises au jour. L'objectif de la dernière recherche était, d'une part, d'appréhender les significations et images véhiculées sur le cannabis dans des œuvres culturelles (chansons), d'autre part, d'analyser et de spécifier les processus identitaires en jeu dans leur production, enfin, de proposer des pistes de réflexion quant aux enjeux communicationnels sous-jacents à ces productions culturelles.

La théorie du noyau central des représentations

Énoncée à partir des travaux d'Abric (1987), la théorie du noyau central occupe aujourd'hui une place incontournable dans la recherche sur les RS. Dans cette perspective, une RS est un ensemble organisé et structuré d'informations, de croyances, d'opinions et d'attitudes. Elle constitue un système sociocritique particulier composé de deux sous-systèmes en interaction : un système central et un système périphérique. Toute représentation est organisée autour d'un noyau central (ou système central). Le noyau central constitue la base commune et consensuelle de la mémoire collective et du système de normes auquel un groupe se réfère (Abric, 2001). Il est constitué d'un nombre très limité d'éléments qui lui donne sa signification (fonction génératrice) et détermine les relations entre ses éléments constitutifs (fonction organisatrice). Les éléments centraux constituent des « *critères décisifs dans la catégorisation* » des spécimens (objets) rencontrés (Flament & Rouquette, 2003). Autrement dit, la présence de ces critères est nécessaire pour que l'objet soit reconnu, et leur absence entraîne une non-reconnaissance de l'objet. Autrement dit, la présentation d'un objet qui n'inclurait pas ces éléments conduirait à une non-reconnaissance de celui-ci. Il ne s'agit pas d'un simple effet de consensus (ou de majorité) autour de critères qui témoignent de l'importance des éléments en termes quantitatifs. Ces critères décisifs doivent être appréhendés comme schèmes absolus. Le système périphérique est quant à lui beaucoup plus flexible. Il permet une différenciation en fonction du vécu et une intégration des expériences quotidiennes (Abric, 1994). Il contribue à la protection du noyau central en permettant une certaine hétérogénéité de contenu au sein de la représentation et permet l'adaptation aux évolutions du contexte.

RS de la drogue et du cannabis : différences générationnelles et effet des pratiques

L'analyse thématique (manuelle et informatisée) des entretiens permet de souligner l'importance du thème de la *dépendance* dans l'appréhension de l'objet "drogue", 80% des interviewés abordent spontanément ce thème dans leurs discours, dont 100 % des 18-25 ans. Pour les femmes de 18-25 ans, le rapport aux drogues se focalise davanta-

Les différentes opérations de recherche

Nous avons privilégié une approche pluri-méthodologique s'inscrivant dans une perspective de triangulation (Denzin, 1978). Ce choix reposait sur la particularité des objets que nous souhaitions étudier. En effet, certains objets, plus que d'autres, se laissent difficilement appréhender et/ou nécessitent que le chercheur puisse disposer de focales différentes pour les saisir au plus près de leur "réalité" et ainsi permettre in fine une convergence entre les différents éléments explicatifs produits. Quatre opérations de recherche distinctes ont été effectuées. Il ne sera question, dans le présent article, que des trois premières.

[1] La première opération visait l'exploration du champ des RS de la drogue et du cannabis. Nous avons réalisé 50 entretiens semi-directifs auprès de personnes clivées en fonction du sexe et de l'âge (18-25 ans versus 45-65 ans). Ces entretiens ont fait l'objet d'une analyse de contenu et d'une analyse informatisée avec le logiciel Alceste©. Nous avons également procédé à la passation de questionnaires comprenant des tâches d'association libre auprès de 300 personnes de moins de 35 ans, clivées en fonction du sexe et du type de rapport au cannabis (non, ex ou actuel consommateurs).

[2] Dans un deuxième temps, nous avons conduit une recherche qui avait pour objet de mettre au jour la structure de la RS (système central et périphérique) de la drogue à l'aide de quatre versions d'un questionnaire de mise en cause, testant douze croyances associées à la drogue et complétés par 518 personnes âgées de 18 à 35 ans. La technique de mise en cause repose sur un point théorique essentiel dans la théorie du noyau central : les éléments centraux d'une représentation n'étant pas négociables, leur mise en cause doit entraîner un changement de représentation. Elle repose sur une logique de double négation selon laquelle les éléments centraux d'une RS sont ceux dont la mise en cause (première négation) entraîne une réfutation massive (deuxième négation) de l'objet de RS induit (Tafari & Bellon, 2003). Par exemple, on demandait aux sujets « Peut-on dire d'une substance que c'est une drogue, si elle ne crée pas de dépendance ? ». Un taux important de réponses négatives à cette question permet de considérer cet élément comme faisant partie du noyau central de la représentation.

[3] Dans un troisième temps, nous avons effectué la passation de 800 questionnaires auprès de personnes de 18-35 ans afin d'opérationnaliser un indice de distance à l'objet cannabis et d'en explorer le rôle sur l'organisation du champ des attitudes relatives au cannabis. Le questionnaire comprenait des questions d'attitudes ($n = 14$) et d'autres portant sur le type de rapport entretenu avec le cannabis. L'indice de distance ($\alpha = .82$) a été élaboré après sélection de huit variables (quatre associées au niveau de pratique, une sur la connaissance et trois sur l'implication).

[4] Enfin, la dernière opération de recherche visait à analyser les RS du cannabis dans des produits culturels (vingt-cinq chansons). L'analyse de contenu réalisée s'est centrée sur les images véhiculées mais aussi sur le passage s'opérant entre la proposition d'un discours individuel (celui de l'auteur-interprète) et l'inscription collective de ce discours, révélant ainsi la prégnance des enjeux inter- et intra-groupes qui régulent l'inscription sociale de l'objet cannabis.

ge sur la question de la *dépendance*, aux niveaux physique et psychique, et ses *conséquences*, souvent appréhendées comme néfastes pour l'individu. Dans le même temps, les effets des substances sur la perception et les sensations interrogent l'enjeu de la consommation et de ses bénéfices éventuels. A noter la place particulière qu'occupe l'univers de l'alimentation

en tant que champ d'expérience qui sert à penser le processus de dépendance et ses effets dans la reconstruction de l'objet "drogue" pour cette sous-population de jeunes femmes. Pour les personnes plus âgées, l'objet est reconstruit à travers le filtre des *générations*, la drogue apparaît comme un problème lié à la *jeunesse*. Le thème de l'argent lié aux échanges marchands

de la drogue occupe une place centrale dans les discours des 45-65 ans. Ils l'associent étroitement à d'autres problèmes sociaux, et plus particulièrement à la délinquance. La confrontation à la drogue est posée en tant qu'enjeu dans le cadre de l'univers familial et des relations parents-enfants. Les discours des jeunes hommes se distinguent nettement, car ils portent plus directement sur les produits et leurs usages. La nomination d'un grand nombre de produits illustre une plus grande proximité fonctionnelle. Elle se traduit par des distinctions entre les substances en fonction des propriétés et de la dangerosité perçues (douce/dure) ou de leur statut légal (alcool, tabac) et par des récits d'expériences directes avec les produits. La place accordée au cannabis et à ses usages dans les discours constitue un des éléments spécifiques de cette sous-population. Les risques engendrés par l'usage sur les plans sanitaires et sociaux sont au cœur des préoccupations exprimées. A travers l'analyse des entretiens, nous constatons que le cannabis peut être considéré comme un marqueur de la différence entre générations. Plus qu'une substance, il s'inscrit comme une *fonction* permettant de signifier deux univers distinctifs de la drogue : celui des substances et celui du rapport à la substance. Autrement dit, ces résultats montrent que ce qui compte ce n'est pas tant ce qui *est* drogue que ce qui *fait* drogue.

S'il existe donc bien un enjeu en terme de catégorisation des psychotropes pour définir les contours de l'objet "drogue", s'y juxtapose une autre modalité d'interprétation de la réalité de l'objet qui repose sur le type de rapport entretenu avec les psychotropes. A ce titre, ce qui *fait* drogue (plus spécifiquement pour les jeunes) c'est la nature de la relation entretenue avec la ou les substances considérées.

Concernant les associations libres, deux résultats principaux sont à noter. Le premier renvoie à la moindre évocation du terme *drogue* par les consommateurs de cannabis (anciens et actuels) en ce qui concerne la RS du cannabis. Le second concerne la RS de la drogue et le fait que les consommateurs de cannabis (anciens et actuels) citent plus fréquemment *l'alcool* et moins le *cannabis* que les non-consommateurs. Ces résultats pointent, d'une part, la correspon-

dance entre modalités de pensée et de comportement (cf. Abric, 1994) et, d'autre part, la tendance observée chez les usagers de cannabis à estimer souvent les dangers de ce produit, en prenant pour point de comparaison l'alcool, supposé engendrer une dépendance et une morbidité incomparable (Ingold & Toussirt, 1999). Ce type de stratégie est à envisager également comme relevant d'enjeux identitaires et de maintien d'une identité sociale positive (cf. Tajfel et Turner, 1986).

La représentation sociale de la drogue : quelle structure ?

L'étude de la RS de la drogue, à l'aide de différents questionnaires de mise en cause¹, incluant ou non des réponses médianes de différents types et/ou comportant un nombre plus ou moins élevé de modalités de réponses, nous a permis d'observer que ces différents questionnaires conduisaient à des résultats particulièrement "troublants" (cf. Tableau 1). Plus précisément, avec le questionnaire à deux modalités, trois éléments sont centraux : la *dépendance physique*, les *effets sur le comportement* et le *risque pour la santé*. Avec le questionnaire à trois modalités, seuls deux éléments sont centraux : les *effets sur le comportement* et le *risque pour la santé*. Dans la condition à quatre modalités, ce sont six éléments qui sont centraux : la *dépendance physique*, les *effets sur le comportement*, le *risque pour la santé*, la *dépendance psychologique*, les *effets sur le cerveau* et le *trafic*. Aucun élément n'est central avec le questionnaire à cinq modalités. Ainsi, quatre analyses distinctes auraient conduit à statuer sur des RS de la drogue différentes (existence, nombre d'éléments centraux) alors que les questionnaires ont été proposés à des populations tout à fait comparables.

Plusieurs éléments de discussion peuvent être avancés pour expliquer ces résultats. L'un d'entre eux concerne "la liberté et les mondes possibles proposés aux sujets". Ainsi, moins on laisse de liberté d'expression de l'incertitude aux sujets, plus le nombre d'éléments centraux augmente. Toutefois, les réponses médianes uti-

	Présence d'une réponse médiane ou "ne sais pas"	Absence d'une réponse médiane ou "ne sais pas"
Nombre faible de modalités de réponses	deux éléments centraux	trois éléments centraux
Nombre plus important de modalités de réponses	aucun élément central	six éléments centraux

Tableau 1 : Résultats aux quatre questionnaires de mise en cause sur la drogue selon les modalités de réponses proposées

lisées – « *ne sait pas* » versus « *ni l'un, ni l'autre* » – ne produisent pas les mêmes effets. Une réponse de type « *ne sait pas* » confronte le sujet à la possible expression de sa méconnaissance et fait davantage appel à la désirabilité sociale. La réponse médiane de type « *ni l'un, ni l'autre* » pose d'autres perspectives interprétatives. Elle témoigne d'une difficulté à "relier" une caractéristique donnée (l'élément mis en cause) à l'objet étudié. Ainsi, soit cette caractéristique ne concerne pas l'objet – le sujet en choisissant cette modalité peut exprimer qu'il est face à la requête d'une non-attitude –, soit le lien entre la caractéristique et l'objet est ambigu, voire conditionnel. Autrement dit, le sujet exprime le fait que cette caractéristique peut être associée à l'objet mais qu'elle peut également ne pas y être associée. Dans cette perspective, une réponse médiane de type « *ni l'un, ni l'autre* » dans un questionnaire de mise en cause peut constituer un des mondes possibles de l'objet. Dans notre recherche sur la RS de la drogue, le recours massif à cette modalité de réponse (de 20,4 % à 49 % selon l'élément mis en cause) peut être appréhendé comme l'expression d'une modalité préexistante du rapport à l'objet. Cette proposition-interprétation a pour conséquence que ce type de réponse aurait toute sa place dans le dispositif de mise en cause.

De manière complémentaire, il est possible de faire référence à la *nature de l'objet* pour expliquer ces résultats. Par *nature de l'objet*, nous entendons ce qui est de l'ordre du questionnement de son sens social, plus particulièrement la part d'enjeux qui s'y rattache pour les individus. Ainsi, certains objets sensibles, du fait de leur

texture polémique peuvent engager des « *vérités contradictoires* » (Flament & Rouquette, 2003) pour les individus. Du fait de leur nature certains objets veraient leur représentation être plus "ouverte" et donc

plus susceptibles de produire des canevas de la rationalisation qui acceptent et intègrent l'exception ou la nuance. Ce serait donc le cas pour la drogue. Cette hypothèse interprétative est bien entendu à envisager dans le cadre du rapport du ou des groupe(s) à l'objet. Les enjeux associés à l'objet étant différents selon la situation psychosociale des individus et des groupes.

Distance à l'objet et organisation sociocognitive de la représentation du cannabis

Une Analyse en Composante Principale (ACP) effectuée sur les attitudes relatives au cannabis a mis en évidence trois dimensions représentationnelles : la dangerosité du cannabis, les usages et effets du cannabis, et son inscription sociétale (banalisation, débat). L'opérationnalisation de la distance à l'objet "cannabis" (cf. encadré *Les différentes opérations de recherche*) nous a permis de rendre compte des modes de régulation de cette organisation sociocognitive. Nous avons constitué quatre populations d'individus en fonction de leur distance à l'objet et effectué des analyses univariées (anova) pour vérifier si les facteurs (nos trois dimensions représentationnelles) donnaient lieu à des effets du type de distance. Les résultats indiquent que plus les individus sont "éloignés" du cannabis, plus ils valorisent la dimension *dangerosité du cannabis*. Plus ils en sont "proches", plus ils valorisent les dimensions *usages et effets* et *banalisation et débat social* (cf. Tableau 2).

Cette première série de résultats souligne, d'une part, le rôle de la distance comme régulateur de l'organisation socio-cognitive du savoir sur l'objet, d'autre part, les enjeux spécifiques aux diverses sous-populations ainsi "positionnées" vis-à-vis de l'objet de représentation. On peut à ce titre évoquer le fait que la distance est "finalisée" : elle est en lien avec la transformation de la réalité dans laquelle le sujet est situé. Autrement dit, elle n'est pas un "avatar" du lien à l'objet, elle est bien significative d'un mode de

plus dans l'équation de régression pour deux dimensions sur trois. Toutefois, les variables liées à l'implication et particulièrement à la connaissance jouent un rôle non négligeable. Ainsi, la connaissance de consommateurs participe à la prédiction de chacune des dimensions. Elle est par ailleurs la variable la plus importante pour la troisième dimension (*Banalisation et débat social*).

Ces résultats, tout en soulignant le rôle prépondérant des pratiques, montrent que les diffé-

rentes dimensions représentationnelles peuvent renvoyer à différents niveaux de liens à l'objet. Dans un cas, la pratique sera prépondérante dans la détermination d'un aspect de la représentation du cannabis, dans un autre, elle sera un élément associé sans en être le plus important (cf. le rôle de la connaissance de consommateurs de canna-

Type de distance	Eloigné + (n=195)	Eloigné - (n=210)	Proche - (n=208)	Proche + (n=187)	P
Facteur 1					
Dimension <i>dangerosité du cannabis</i>	.527	.136	-.150	-.535	p <.001
Facteur 2					
Dimension <i>usage et effets du cannabis</i>	-.354	-.217	-.167	.427	p <.001
Facteur 3					
Dimension <i>banalisation et débat social</i>	-.639	-.056	.269	.430	p <.001

Note : Plus le score est élevé, plus la dimension considérée est valorisée.

Tableau 2 : Scores factoriels moyens selon le type de distance au cannabis

rapport particulier à celui-ci.

Dans un deuxième temps, les variables utilisées pour élaborer l'indice de distance ont été entrées dans plusieurs modèles de régressions multiples, un modèle pour chaque dimension issue de l'ACP. Les résultats de ces différents modèles de régressions montrent, conformément à notre hypothèse de départ, qui suggérerait une influence multiple des variables constituant la distance sur les principes générateurs des prises de position liés au cannabis, que chaque dimension est expliquée par plusieurs variables de l'indice de distance. En effet, cinq variables contribuent à l'explication de la dimension 1 (*Dangerosité*), trois pour la dimension 2 (*Usages et effets du cannabis*) et cinq de nouveau pour la troisième dimension (*Banalisation et débat social*). Parmi ces variables, la consommation de cannabis joue un rôle important. Elle dispose du β le plus important, donc jouant le

bis sur la détermination de la dimension banalisation et débat social). Ainsi, la distance à l'objet nous permet d'étudier la nature *du* lien à l'objet et non pas seulement la nature *d'un* lien à l'objet. A ce titre, les diverses modalités de rapport à l'objet sont autant de réalités (pensées et/ou agies) qu'il convient de questionner à la fois comme contenus significatifs du lien à l'objet, mais aussi comme processus signifiants de ce lien, processus qui engagent la composante psychosociale des individus et des groupes dans leur rapport à l'objet mais aussi les propriétés-mêmes de l'objet.

Pour conclure

Les résultats présentés soulignent l'évolution de la RS de la drogue dans les "populations jeunes", pour lesquelles elle se teinte de conditionnalité. Celle-ci prend sa source, à notre sens,

dans la démultiplication des expériences associées à l'objet, à l'élargissement des contextes normatifs, au questionnement sociétal autour du type de lien entretenu avec les substances, et à l'inscription plus ou moins marquée de nouvelles substances et activités dans le champ de l'objet drogue. Ce qui pourrait apparaître comme une confusion des genres n'est en fait que le révélateur d'un état de société et de l'expression d'une réalité psychosociale pour les sujets interrogés. Plus précisément, les frontières de l'objet ne s'abolissent pas, elles deviennent plus "perméables" à la contradiction et se complexifient.

La notion de distance à l'objet, quant à elle, dispose d'une réelle valeur heuristique pour appréhender, par une grille de lecture plus large et intégrative (dans le sens d'une coordination d'éléments annexes concourant à une même ustensilité dans le rapport à l'objet), le lien que les individus entretiennent avec les objets de représentation. De plus, le projet d'une analyse du lien à l'objet par la distance, replace l'objet au cœur du dispositif de production de connaissance de ce lien, ce qui constitue, à notre sens, un enjeu épistémologique majeur dans l'étude des représentations sociales.

Dans un autre registre, l'étude des produits culturels en lien avec les psychotropes est en mesure de nous renseigner sur les valeurs, croyances et représentations qui sont véhiculées à un moment donné dans la société, et la forme qu'elles peuvent prendre en fonction des contextes ou supports de diffusion. Elles constituent à ce titre un terrain d'analyse fécond pour appréhender les dynamiques psychosociales en jeu pour des objets comme la drogue ou le cannabis, qu'il s'agisse de rendre compte du sens (ou référentiels communs de sens) véhiculé sur ces objets, ou des enjeux inter et intra-groupes qui régulent les processus de diffusion et d'appropriation de ces significations.

Pour terminer, notons que ce travail visait à questionner ce qui surgit souvent comme des évidences pour chacun. Or, ces évidences, ces modèles "prêt à penser", sont légions lorsque l'on s'intéresse aux drogues. Une approche psychosociale contribue à apporter des éléments de compréhension sur ces phénomènes complexes, le plus souvent appréhendés, comme particuliè-

rement "lisibles" tant ils sont inscrits dans le quotidien de chacun. La démultiplication des regards portés sur l'objet "drogue" nous conduit à le saisir dans sa complexité, à appréhender les enjeux spécifiques à certaines catégories d'individus ("les jeunes"), ceux associés à la définition des contours de l'objet (peut-on le réduire à quelques éléments ?), ceux encore qui montrent à quel point notre identité psychosociale est impliquée dans l'élaboration de la connaissance ordinaire.

1 Quatre versions du questionnaire de mise en cause ont été élaborées. La première version comportait deux modalités de réponses et la deuxième version comportait trois modalités de réponses. Ces deux premières versions étaient constituées des réponses « oui / non », et d'une réponse de type « je ne sais pas » pour la version à trois modalités. La troisième version comportait quatre modalités de réponses et la quatrième version en comportait cinq. Chacune de ces versions faisait référence à l'objet de représentation « C'est certainement / très certainement une drogue ». La version à cinq modalités comprenait en plus une réponse médiane de type « ni l'un, ni l'autre ».

Références

- Abric, J.C. (1987). *Coopération, compétition et représentations sociales*. Cousset : DelVal.
- Abric, J.C. (1994). *Pratiques sociales et représentations*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Abric, J.C. (2001). L'approche structurale des représentations sociales : développements récents. *Psychologie et Société*, 4, 81-103.
- Bar Tal, D. (1990). *Group beliefs : a conception for analysing group structure, processes and behavior*. New York : Springer Verlag.
- Denzin, N. (1978). *The research act*. Chicago : Aldine.
- Escarpit, R. (1964). *Sociologie de la littérature*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Flament, C. & Rouquette, M.L. (2003). *Anatomie des idées ordinaires*. Paris : Armand Colin.
- Ingold, R. & Toussirt, M. (1998). *Le cannabis en France*. Paris : Anthropos.
- Jodelet, D. (1989). *Les représentations sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Morin, M. & Apostolidis, T. (2002). Contexte social et santé. In G.N. Fischer (Ed.), *Traité de psychologie de la santé* (pp. 463-489). Paris : Dunod.
- Moscovici, S. (1961). *La psychanalyse, son image, son public*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Moscovici, S. (1984). *Psychologie sociale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Salazar Orvig, A. (2003). Eléments de sémiologie discursive. In S. Moscovici. & F. Buschimi (Ed.), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 271-295). Paris : Presses Universitaires de France.
- Tafari, E. & Bellon, S. (2003). Etudes expérimentales de la dynamique des représentations sociales. In J.C. Abric (Ed.), *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 255-277). Ramonville Saint-Agne : Erès.
- Tajfel, H. & Turner, J.C. (1986). The social identity theory of intergroup behavior. In W.G. Austin & S. Worchel (Ed.), *Psychology of intergroup relations* (pp. 7-24). Chicago : Nelson Hall.

Faire Savoirs

Sciences humaines et sociales en région PACA
n° 7 décembre 2008

12,50 €

Sciences Hommes Sociétés

L'île de la Réunion : regards contemporains

Coordination : Philippe Vitale

A partir du 1er décembre 2008 :

Le Numéro 7, "L'île de la Réunion : regards contemporains" de la revue FAIRE SAVOIRS est en vente au prix de 12,50 €

A Aix-en-Provence : Librairie VENTS DU SUD

7 rue Maréchal Foch, 13100

Tél. 04.42.23.08.38

A Marseille : Librairie L'ODEUR DU TEMPS

35 rue Pavillon, 13001

Tél. 04.91.54.81.56

A Nice : LIBRAIRIE DES ETUDES ET DES ARTS QUARTIER LATIN

30 avenue Saint-jean Baptiste, 06000

Tél. 04.93.80.29.36.

Vous pouvez également le commander directement en envoyant un chèque de 15,50 Euros (port compris) à l'ordre d'AMARES, à l'adresse suivante :

FACULTE DE LUMINY case 901

Revue FAIRE SAVOIRS

Département des Sciences Humaines

13288 Marseille cedex 9

Numéros encore disponibles à la même adresse :

- Numéro 5 Ville et intégration : le creuset marseillais (12 Euros, port compris)
- Numéro 2 Camargues (10 Euros, port compris)